



Mishellénisme

Le **mishellénisme** (prononciation : /mi.zɛ.le.nism/) est une détestation, un mépris de la Grèce, des Grecs et de la culture grecque.

Moyen Âge

Au Moyen Âge, la Grèce et les Grecs étaient présentés par la propagande des clercs de l'Église catholique avec suspicion, mépris voire dégoût¹. Selon Paul Tannery, cette suspicion est un héritage du schisme de 1054 entre Rome et Constantinople : en occident, toute l'histoire romaine et celle du christianisme ont, depuis, été réécrites de manière à présenter l'église de Rome comme seule héritière légitime de l'église primitive, à rejeter la responsabilité du schisme sur les quatre autres patriarches (Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem) et à occulter le fait qu'après avoir quitté la Pentarchie (qu'elle ne reconnaît d'ailleurs pas²) Rome s'en est éloignée théologiquement et canoniquement au fil des 14 conciles qui lui sont propres. Même l'appellation d'« Empire byzantin » (qui apparaît seulement en 1557, sous la plume d'un historien allemand, Hieronymus Wolf) a pour but de séparer l'histoire de l'Empire romain d'Orient, présenté de manière péjorative, de celle de l'Empire d'Occident, revendiqué comme « matrice de l'Occident »³, en dépit du fait que les citoyens de l'Empire d'Orient nommaient leur État *Basileía tôn Rhōmaíōn* (« empire des Romains »)⁴, et ne se sont jamais désignés comme « Byzantins » mais se considéraient comme des Romains (*Rhomaioi*, terme repris par les Perses, les Arabes et les Turcs qui les appellent « *Roum* »)⁵.

À la fin du xi^e siècle, les chroniqueurs normands Geoffroi Malaterra et Guillaume de Pouille qualifieront les Grecs de « gens mous, paresseux, lâches et efféminés par leur manière de se vêtir et par leurs mœurs trop raffinées, qui leur ont fait perdre ce qui fait la force et le prestige des Normands : le courage à la guerre, l'aptitude à supporter les privations, le sens de l'honneur et du sacrifice »⁶.

Lors des croisades, le raffinement de la civilisation byzantine éveillait la méfiance des chevaliers occidentaux, épris de chasse et de prouesses guerrières ; ils n'avaient que mépris pour « ces petits Grecs efféminés, les plus lâches des hommes », dont ils craignaient les ruses et la trahise⁷.

Cette vision péjorative rendit moralement acceptable (en Occident) le sac de Constantinople par la Quatrième croisade, qui élargit encore le fossé sur les plans religieux et politique. La prise de Constantinople par les Croisés en 1204 et le partage de l'Empire byzantin affaiblirent définitivement les États grecs face aux Arabes et aux Turcs musulmans du Proche Orient et face à l'Occident latin, qui s'empara alors de l'hégémonie mondiale. Même si d'un point de vue local, dès 1261-1262 les Grecs avaient reconquis leur capitale et recréé leur Empire, la puissance et le rayonnement byzantin avaient définitivement pâli⁸. Enfin, la prise de Constantinople en 1453, et d'Athènes en 1456 par les Ottomans de Mehmed II achevèrent de ternir l'image des Hellènes en Occident⁹.

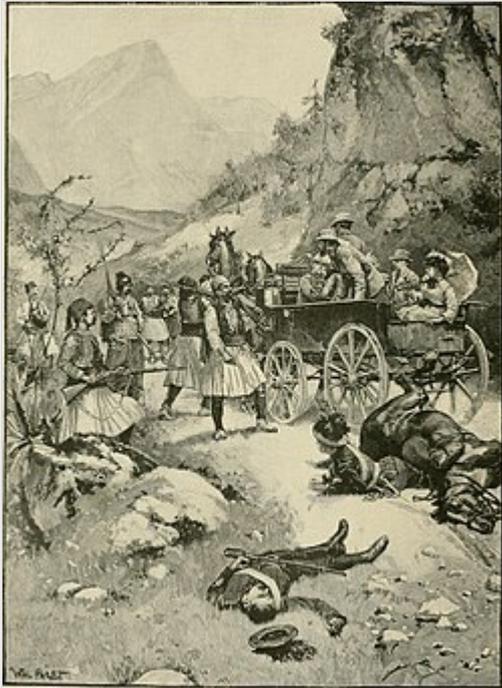
Cette situation occulta la transmission par l'Empire grec de sa culture, de ses savoirs et de ses technologies, non seulement aux Arabes de l'orient, mais aussi à ceux de l'occident, par exemple au x^e siècle, lorsque Constantin VII et Romain Lécapène envoient des copies des bibliothèques impériales à Hasdaï ibn Shaprut, ministre du calife de Cordoue Abd al-Rahman III. Parmi ces copies, on trouve *De materia medica*, du médecin et botaniste grec Dioscoride. Les Juifs helléniques furent aussi un facteur oublié de transmission des savoirs grecs vers l'Occident¹⁰. Bien qu'elle ait été étudiée par les « philhellènes », cette transmission reste largement ignorée dans l'historiographie classique occidentale, qui affirme tenir des Arabes sa redécouverte du patrimoine antique, sans se demander d'où ceux-ci le tenaient : n'appelons-nous pas « hammam » les thermes, et « style mauresque » l'art roman byzantin, adapté aux goûts des Arabes ? [style à revoir] Les « philhellènes », eux, affirment qu'au xv^e siècle, c'est en grande partie par l'intermédiaire de manuscrits byzantins que l'on redécouvrit en Occident la science antique, principalement à travers Aristote et Ptolémée. Quelques décennies avant la chute de Constantinople, des érudits grecs commencèrent à émigrer vers Venise et les principautés italiennes, emportant avec eux quantité de manuscrits¹¹.

L'évènement politique déterminant de ce transfert des « humanités » du monde byzantin vers l'Italie est le concile de Florence de 1438, au cours duquel l'empereur grec Jean VIII Paléologue sollicita (vainement) l'appui des royaumes occidentaux contre la menace d'invasion musulmane. Des érudits comme Manuel Chrysoloras, Démétrios Kydones, François Philelphe, Giovanni Aurispa, ou Vassilios Bessarion jouèrent un rôle particulièrement actif dans la transmission des écrits grecs, telle l'encyclopédie appelée Souda (du grec ancien Σοῦδα / *Sou̐da*) ou Suidas (du grec ancien Σοῦίδας / *Souídas*) constituée vers la fin du ix^e siècle et imprimée par Démétrius Chalcondyle à Milan en 1499¹². Les bibliothèques vaticane et vénitienne (*Biblioteca Marciana*) recèlent encore de nombreux manuscrits astronomiques de cette époque, totalement inédits ou édités récemment, comme le Vaticanus Graecus 1059 ou le Marcianus Graecus 325 de Nicéphore Grégoras. Ce transfert culturel et scientifique joua un rôle important dans l'avènement de la Renaissance, mais il fut profondément occulté par le mishellénisme ambiant qui domina longtemps l'inconscient collectif occidental¹³.

Époque moderne

Aux époques moderne et contemporaine, des auteurs occidentaux sont « victimes » de leurs lectures, imprégnées de mishellénisme sans qu'ils en soient conscients : même Voltaire, influencé par Wolf, voit en Byzance un « modèle d'obscurantisme religieux et fossoyeur des arts »¹⁴, tandis que pour Édouard Thouvenel « l'Orient est un ramassis de détritibus de races et de nationalités dont aucune n'est digne de notre respect »¹⁵ ; quant à Edward Gibbon, il décrit l'Empire grec comme un état dogmatique (c'est l'un des sens du mot « orthodoxe ») n'ayant rien à léguer à l'Occident¹⁶. D'autres exemples de ces opinions se trouvent dans les ouvrages des ecclésiastiques René François Rohrbacher¹⁷ ou Jean Claude Faveyrial¹⁸.

À côté de ce mishellénisme historique, souvent inconscient, un « mishellénisme de déception » apparaît au début du xix^e siècle lorsque les voyageurs nourris de l'imaginaire romantique de Winckelmann et de lord Byron découvrent une Grèce ottomane bien différente de leurs attentes : un pays méditerranéen pauvre, patriarcal, clanique, clientéliste, peu instruit, ignorant tout de son histoire (peu nombreuse, sa classe intellectuelle vit à Constantinople ou à l'étranger). La Grèce est parcourue par des bandes de toute sorte, armatoles ou klephtes plus brigands que héros, pour lesquels le visiteur étranger est d'abord une source de gains faciles. Pendant la Guerre d'indépendance grecque, ce « mishellénisme de déception » est renforcé par le massacre de la population turque de Tripolitsa et le pillage du butin par les insurgés de



Un exemple de brigandage : en 1870, des klephtes capturent des touristes britanniques et italiens pour en tirer rançon, après avoir abattu l'escorte. Ce type de méfait purement crapuleux a nourri le mishellénisme à l'époque d'Edmond About.

Theodoros Kolokotronis, et par leur indiscipline, en particulier à Nauplie en 1832, lors de l'expédition de Morée¹⁹. Face au « mishellénisme de déception », l'un des arguments des philhellènes et de l'engagement de l'Occident pour la cause grecque, était que les Grecs ottomans auraient « dégénéré » en raison de leur longue sujétion (quatre siècles) aux Turcs. Mais lorsqu'après leur libération, les Grecs ne se montrent pas « meilleurs » comme l'avaient espéré les Occidentaux, le discours se modifia.



Edmond About.

On trouve chez Edmond About des opinions mishelléniques, mais elles ne sont pas exclusives car par ailleurs About trouve le pays admirable²⁰, estime que les Grecs sont « un des peuples les plus spirituels de l'Europe [qui] travaille facilement »²¹ et salue leur passion pour la liberté, leur sentiment de l'égalité et leur patriotisme sincère²². Les critiques d'About, dans son style caractéristique, caustique et incisif, très goûté à l'époque, s'adressent moins aux Grecs en général qu'aux oligarques et aux brigands malhonnêtes n'ayant rien à voir avec leurs ancêtres du temps de Périclès. Préfigurant ainsi les discours du xxi^e siècle sur la « crise grecque », About ne décrit pas tous les Grecs, mais une classe dirigeante corrompue par le clientélisme méditerranéen, pudiquement occultée par la mode philhelléniste. Ses descriptions, abusivement généralisées par d'autres commentateurs à toute la population grecque, forment dans l'esprit des lecteurs un contraste entre la Grèce antique, positive, et la Grèce moderne, méprisante²³.

Edmond About a aussi décrit l'archétype du bandit de grand chemin qui n'a plus l'excuse d'être un insurgé patriote, lorsqu'en 1870, durant le règne de Georges Ier, de tels bandits prennent en otage des touristes italiens et britanniques près d'Oropos. Alors que la rançon est en train d'être réunie, l'assaut de l'armée grecque aboutit à la mort des bandits mais aussi à celle des otages, massacrés par leurs ravisseurs. Cette tragédie entraîne une forte campagne de presse à l'étranger, notamment en Grande-Bretagne, visant indistinctement le royaume grec et sa population. Nul n'évoque les conditions environnementales, économiques et sociales du monde méditerranéen du xix^e siècle, très différent de celui de l'antiquité et devenu, en Grèce comme ailleurs, une terre de misère, d'illettrisme, de violence et d'émigration.

Au xx^e siècle, le *Guide Bleu de Paris à Constantinople* de 1914 précise, à propos des guides-interprètes d'Istanbul : « Grecs, Arméniens ou Juifs, tous sont ignorants et incapables de donner des explications si on les sort de leur routine habituelle »... tout en concédant que « les Juifs, moins arrogants, plus modestes, sont somme toute préférables »²⁴. Entre 1919 et 1922, eut lieu la guerre gréco-turque qui aboutit à la reprise par les nationalistes turcs, des terres concédées à la Grèce par le Sultan ottoman au traité de Sèvres, et en partie peuplées de populations grecques. Ce fut l'occasion pour un autre écrivain français, Pierre Loti, d'exprimer son mishellénisme en approuvant l'expulsion de ces populations, nonobstant les violences qui coûtèrent la vie à 480 000 grecs de Turquie²⁵. Le mishellénisme se retrouve jusque dans le domaine des jeux de hasard où le mot « grec » désigne un tricheur²⁶.

Durant la Première Guerre mondiale, les « Vêpres grecques » aussi furent le sujet d'une série d'articles mishelléniques dans les médias de Paris et Londres.

Époque contemporaine

Ainsi, le mishellénisme est un phénomène millénaire, ayant, comme l'antisémitisme, des racines religieuses anciennes, mais toujours actuel, apparaissant parfois dans la bande dessinée²⁷ où il peut aussi être un substitut à l'antisémitisme, lorsque celui-ci n'est plus ouvertement exprimable²⁸. Sur les plans politique et médiatique, ce sont des motifs économiques et politiques qui peuvent susciter une hostilité émotionnelle face aux « Levantins » : en 2012, des ministres allemands (Wolfgang Schäuble, Guido Westerwelle, Philipp Rösler²⁹) et des périodiques comme *The Economist*, *Le Figaro* ou *Der Spiegel* ont attribué aux seuls Grecs, tous collectivement jugés « irresponsables, profiteurs et menteurs », la responsabilité la crise de la dette publique grecque, comme s'il n'y avait pas depuis 2008 une crise financière internationale.

Bibliographie

Ouvrages

- (fr) Sophie Basch, *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française. (1846-1946).*, Hatier, Paris, 1995. (ISBN 2-218-06269-0)
- (fr) Sophie Basch (dir.), *La métamorphose des ruines.*, École française d'Athènes (coll. Champs helléniques modernes), Athènes, 2004. (ISBN 2869581742)
- (fr) Georges Contogeorgis, *Histoire de la Grèce*, Hatier, coll. « Nations d'Europe », 1992 (ISBN 2-218-03-841-2).
- (fr) Gilles Grivaud (éditeur), *Le(s) mishellénisme(s)*, Actes du séminaire tenu à l'École française d'Athènes, 16-18 mars 1998, Athènes, éd. École française d'Athènes (coll. Champs helléniques modernes et contemporains 3), 2001. (ISBN 2-86958-191-2)
- (en) Terence Spencer, *Fair Greece, Sad Relic. Literary Philhellenism from Shakespeare to Byron.*, Denis Harvey, Athènes, 1986. (ISBN 0907978215) (première édition 1954)

Articles

- (fr) Catherine Valenti, « L'École française d'Athènes au cœur des relations franco-helléniques. 1846-1946. », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n^o 50-4, 2003.

Voir aussi

- La légende du Sultan Mehmed
- Xénophobie

Notes et références

1. Sir Steven Runciman dans l'Introduction de Fani-Maria Tsigakou, *The Rediscovery of Greece.*, Thames & Hudson, 1981, (ISBN 9780500233368) p. 7
2. La pentarchie ou « gouvernement de cinq personnes » était l'organisation de l'Église chrétienne en cinq Églises patriarcales : Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem par la législation de l'empereur Justinien, au ^{vi}^e siècle (voir Georgică Grigoriță, *L'autonomie ecclésiastique selon la législation canonique actuelle de l'Église orthodoxe et de l'Église catholique : étude canonique comparative*, Rome, Gregorian Biblical BookShop, 2011, 616 p. (ISBN 978-88-7839-190-1, lire en ligne (https://books.google.fr/books?id=cjS1YIS_i5YC&pg=PA62&dq=pentarchie+justinien)), p. 62), et dans les actes du concile in Trullo (^{vii}^e siècle) que Rome refusa de reconnaître en développant une ecclésiologie attribuant au siège de Rome, censé avoir été fondé par l'apôtre Pierre, la position centrale (lire ^(en) « Pentarchy (<https://www.britannica.com/topic/pentarchy>) », sur *Encyclopædia Britannica*, 26 octobre 2001 (consulté le 23 novembre 2017) : « the popes of Rome always opposed the idea of pentarchy », ^(en) Steven Runciman, *The Eastern Schism : A Study of the Papacy and the Eastern Churches During the XIth and XIIth Centuries*)
3. Michel Mourre, *Dictionnaire d'histoire universelle*, tome I, Editions universitaires, 1968, p. 689.
4. *Encyclopædia Universalis*, article « Empire byzantin ».
5. Georg Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, Paris, 1956, ed. Payot, (réimp. 1977) ^[réf. incomplète]
6. *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval* (<https://books.google.fr/books?id=nnkXCwAAQBAJ&lpg=PP1&dq=inauthor%3A%22Danielle%20Qu%C3%A9ruel%22&hl=fr&pg=PA178#v=onepage&q&f=false>), p. 178. Presses universitaires de Provence, 1982. (ISBN 2821835922)
7. *Guibert de Nogent : Geste de Dieu par les Francs – Histoire de la première croisade* (traduit par Monique-Cécile Garand), Brepols, 1998, p. 25. (ISBN 2503507336)
8. Georges Contogeorgis, *Histoire de la Grèce*, p. 191, 204 et 213.
9. Hieronymus Wolf, *Corpus Byzantinæ Historiæ*, 24 tomes, 1557 ; Bernard Flusin, *La civilisation byzantine*, PUF, 2006, (ISBN 213055850X) et Evelyne Patlagean, *Un Moyen Âge grec*, Albin Michel 2007, (ISBN 2-226-17110-X).
10. Les communautés romaniotes prospéraient de l'Italie du sud à l'Égypte, et essaimèrent dans le sillage de Bélisaire, jusqu'en Espagne et en Septimanie (à Narbonne), et, au ^{xi}^e siècle, plus au nord à Mayence : on y trouve des patronymes d'origine romaniote comme Kalonymos, Chryssologos, Margolis, Mellinis, Nassis... Les Romaniotes diffusèrent ainsi leur culture et leur art au sein des nouvelles communautés d'Occident, ashkénazes (« allemandes »), sarfaties (« françaises ») et séfarades (« espagnoles »). Ils sont attestés à Venise, dans la vallée du Rhin et en Languedoc : lire Philippe Gardette, *Déconstruction des stéréotypes autour de la culture juive à Byzance ou brève tentative de réhabilitation d'une civilisation oubliée*, éditions Universitaires européennes, Sarrebruck 2010, 352 pp.
11. Émile Legrand, *Bibliographie hellénique, ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles* (1885)

12. Gallica (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k59474t>)
13. À titre d'exemple, la publication *Science et Avenir* a publié en janvier 2010 une édition spéciale n° 114 consacrée aux *Sciences et techniques au Moyen Âge* sans la moindre référence au monde byzantin.
14. Véronique Prat, *Les fastes de Byzance* sur [1] (<http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2009/01/03/01006-20090103ARTFIG00088--les-fastes-de-byzance-.php>), 2 janvier 2009.
15. Lettre de 1852 à Napoléon III, correspondance d'Edouard-Antoine de Thouvenel, *Archives nationales*, microfilms sous la cote 255AP sur *Archives nationales* (https://www.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/rechercheconsultation/consultation/pog/consultationPogN3.action?nopld=c614y14mxi2--1913hz4rhdus5&pogId=FRAN_POG_06&search=).
16. Edward Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*.
17. *Histoire universelle de l'église catholique*, tome 25, Gomme-Duprey, Paris 1859
18. *Histoire de l'Albanie* publié en 1889 et réédité par Robert Elsie, éd. Balkan Books, Dukagjini, Peja 2001, 426 pp.
19. Pierre Vidal-Naquet, Introduction des *Mémoires*. de Yánnis Makriyánnis, p. 38.
20. Edmond About, *La Grèce contemporaine*, « Chapitre I : Le pays », Paragraphe VIII : « Conclusion - La Grèce telle qu'elle est. », 1855 : « Elle [la Grèce] a même, si je ne me trompe, une beauté plus originale. Je vous accorde que la Grèce ne ressemble pas à la Normandie : tant pis pour la Normandie ? [...] Si un enchanteur ou un capitaliste faisait le miracle de changer la Morée en nouvelle Normandie, il obtiendrait pour récompense les malédictions unanimes des artistes. »
21. Edmond About, *La Grèce contemporaine*, 1854, « Chapitre II : Les hommes », Paragraphe IV.
22. Edmond About, *La Grèce contemporaine*, « Chapitre II : Les hommes », Paragraphes V, VI et VII.
23. C. Valenti, article cité.
24. *Guide Bleu de Paris à Constantinople*, éd. Hachette, page XVII des « Renseignements généraux », au début de l'ouvrage.
25. [2] (<http://www.hri.org/forum/diaspora/turkey/krypto1.html>)
26. Jean-Eugène Robert-Houdin, *Les Tricheries des Grecs dévoilées ; l'art de gagner à tous les jeux*, 1861
27. Par exemple dans l'« univers de Thorgal » sous la plume du scénariste Jean Van Hamme, les « Byzantins » sont dépeints tels qu'on les lui a décrits dans la *Belgique catholique* de sa jeunesse : rapaces, décadents, corrompus, gras et laids : voir la trilogie que forment *Le Barbare*, *Kriss de Valnor* et *Le Sacrifice*.
28. Hergé, cité par Pierre Assouline dans *Hergé : biographie*, Plon, 1998, pages 125-126, disait de son personnage Rastapopoulos : « pour moi, c'est plus ou moins un grec levantin, sans plus de précision, de toute façon *apatride*, c'est-à-dire, de mon point de vue à l'époque, sans foi ni loi ! Un détail encore : il n'est pas juif ! ».
29. Philip Rösler sur [url=« <http://www.france24.com/fr/20120212-berlin-loue-efforts-reforme-lespagne-portugal> (<http://www.france24.com/fr/20120212-berlin-loue-efforts-reforme-lespagne-portugal>) »(Archive.org (https://web.archive.org/web/*/http://www.france24.com/fr/20120212-berlin-loue-efforts-reforme-lespagne-portugal) • Wikiwix (<https://archive.wikiwix.com/cache/?url=http://www.france24.com/fr/20120212-berlin-loue-efforts-reforme-lespagne-portugal>) • Archive.is (<https://archive.is/http://www.france24.com/fr/20120212-berlin-loue-efforts-reforme-lespagne-portugal>) • Google (<https://webcache.googleusercontent.com/search?hl=fr&q=cache:http://www.france24.com/fr/20120212-berlin-loue-efforts-reforme-lespagne-portugal>) • Que faire ?)] du 12 février 2012 consulté sur France24 le 5 avril 2012

Sur les autres projets Wikimedia :

 [mishellénisme](#), sur le Wiktionnaire

Ce document provient de « <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mishellénisme&oldid=224251846> ».